

LES VILLES CATALANES ET LA LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

LITTÉRATURE ET VILLES SONT DES CONCEPTS INSÉPARABLES DEPUIS PLUS D'UN SIÈCLE. UN PEU COMME DES AMIS QUI SE TIENNENT COMPAGNIE ET QUI ONT APPRIS À ÊTRE TOLÉRANTS, CE QUI LES REND COMPLÉMENTAIRES.

ISIDOR CÒNSUL, ÉCRIVAIN

La relation entre les villes et la littérature n'est devenue une réalité courante qu'à partir du XIX^e siècle grâce à l'imbrication de trois éléments : la perte du sentiment envers la nature, qui avait été une référence obligatoire des littératures romantiques ; la consolidation de la bourgeoisie, qui provoqua la croissance des villes et leur reconversion dans le cadre de la vie moderne ; et en troisième lieu l'éclatement de la littérature réaliste, comprise comme une image fidèle de la société, et qui contribua à déterminer la croissance et la métamorphose d'un grand nombre de villes européennes. La poussée de la bourgeoisie obligea les villes à ouvrir le corset des quartiers anciens –des villes médiévales, dans de nombreux cas– pour assimiler les localités voisines et s'agrandir dans la perspective d'horizons plus aisés. La bourgeoisie se distinguait par son esprit d'entreprise et les grandes cités, dotées du même esprit, se lancèrent dans un processus de développement et de transformation. C'est à ce moment-là que sous l'influence des esthétiques du XIX^e siècle, la littérature devint essentiellement urbaine. L'écrivain du XIX^e siècle tient beaucoup du notaire et se distingue surtout pour être un grand observateur. Les paysages urbains envahissent le monde du roman. Balzac, Flaubert et Zola, entre autres, devinrent les chroniqueurs du Paris du XIX^e siècle, de la même manière que Charles Dickens le fut de Londres, Narcís Oller de Bar-



LA RAMBLA, BARCELONE

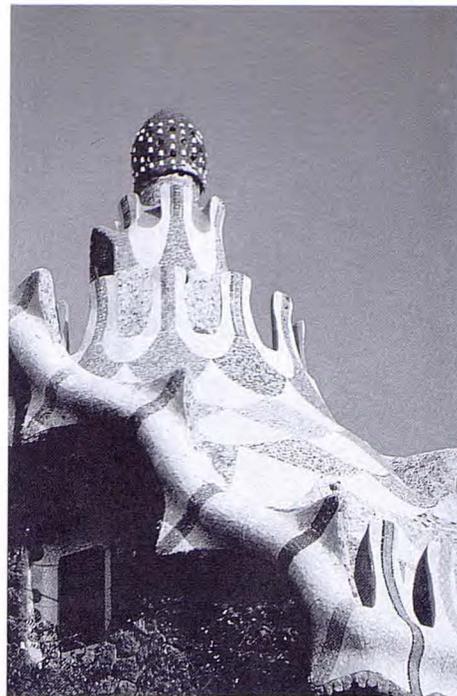
celone et Galdós de Madrid, pour citer quelques exemples.

Le processus commencé au milieu du siècle dernier s'est aujourd'hui multiplié et il est difficile de trouver une ville de

moyenne importance qui n'ait pas été reflétée par les miroirs de la littérature. Des miroirs changeants et fragmentaires, cependant, parce que les villes évoluent et les auteurs ne réussissent à peindre que des portraits partiels et fugitifs : l'image d'une époque correspondant à quelques années, mais condamnée dans le futur à être la photographie jaunie d'un passé irrécupérable. Et l'on peut parcourir dans cette ligne les évolutions et les tournants d'une cité moderne à partir de la littérature qui l'a reflétée. La ville de New York de ces dernières années par exemple a comme roman emblématique *Le bûcher des vanités* de Tom Wolfe, même si l'on ne peut omettre d'autres auteurs comme Paul Auster (*La cité de verre*) ou Didier Decoin (*Abraham de Brooklyn* et *John l'enfer*), ou encore les scénarios que Woody Allen a convertis en fête cinématographique. Il s'agit en tout cas d'une littérature dans laquelle le profil de New York est découpé d'une façon différente de celui que dessine John Dos Passos dans *Manhattan Transfer* (1925) ou de celui construit par Henry James dans *Washington Square* (1880). D'autre part, les villes ne sont pas mises sur un pied d'égalité à l'heure de la répartition littéraire : il y en a qui ont eu de la chance au niveau de la quantité, d'autres ont bénéficié de la qualité. Dublin, par exemple, sera pour toujours la ville mythique de *l'Ulysse* de Joyce. Prague semble indissociable de Kafka. Elias Canetti, Thomas Bernhard, Robert



ANTONI GAUDÍ. LA PEDRERA. BARCELONE



ANTONI GAUDÍ. PARC GÜELL. BARCELONE

© ELOI BONJOCH

Musil et Joseph Roth ont situé leur oeuvre à Vienne, capitale musicale de la culture européenne.

Barcelone confirme la théorie exposée, dans le sens où la littérature ne commença à évoquer la ville qu'à partir du siècle dernier. La nouveauté fut accompagnée des premières manifestations du catalanisme politique et apparut à l'occasion d'une croissance urbaine importante dont le point culminant fut l'Exposition universelle de 1888. Antérieurement cependant, certains visiteurs illustres comme Giacomo G. Casanova, Stendhal, Washington Irving, Prosper Mérimée ou Hans Christian Andersen avaient laissé des commentaires et des impressions sur les qualités, les comforts et le style de la ville. Aucune annotation pourtant n'a été aussi flatteuse que celle signée il y a des siècles par Miguel de Cervantes dans l'une des pages de *Don Quichotte de la Mancha* :

Barcelone, modèle de courtoisie, auberge des étrangers, hôpital des pauvres, patrie des vaillants, vengeance des offensés et lieu favorable aux fermes amitiés, unique en ce qui concerne le site et la beauté.

Barcelone : la guerre, le barrio chino et la Rambla

Les paysages auxquels la littérature étrangère a recours lorsqu'elle évoque Barcelone peuvent être résumés par le titre de ce chapitre. On pourrait y ajouter l'impact généré par Gaudí et l'architecture moderniste, ainsi que l'éternelle

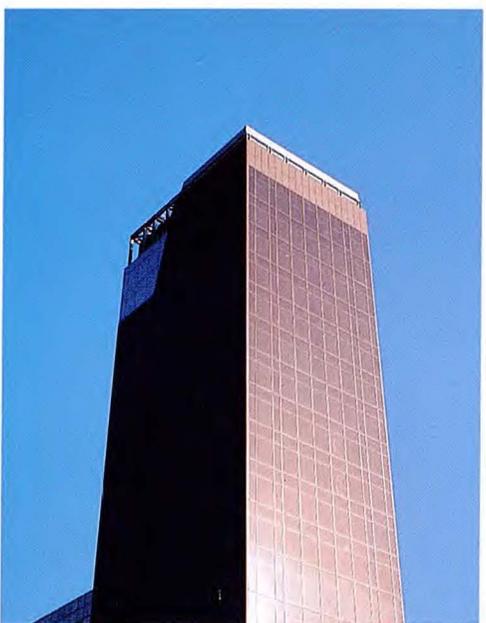
référence aux miradors privilégiés de la ville : le Tibidabo et Montjuïc. Le critique Alex Broch, dans son ouvrage intitulé *La mirada estrangera* (Le regard des étrangers) publié dans *Barcelona en la Literatura* (Barcelone dans la littérature), "Barcelona Metròpolis Mediterrània", numéro 20), analyse la dimension la plus consistante de cette littérature. Il propose des alternatives de réflexion et établit des paramètres de division en quatre catégories : les romans de la Guerre civile, l'éthique et l'esthétique du mal, la ville comme détermination d'un destin et la ville comme lieu de carrefour et de rencontre.

Nous pourrions, avant d'entrer dans la Barcelone du temps de la guerre et de la révolution, voir de plus près l'agitation des journées d'octobre 1934, une époque de révolte dans toute l'Espagne. C'est à ce moment-là –le 6 octobre exactement– que le président Lluís Companys proclame l'État catalan au sein de la République fédérale espagnole. Joseph Kessel a situé son roman *Une balle perdue* (1964) dans cette période particulièrement tumultueuse. Toutefois le 6 octobre ne fut que le préambule de l'effritement qui commença durant l'été 1936. George Orwell, dans *Homage to Catalonia* (1938), dénonce la tragédie des événements de mai 1937, un épisode complexe de la révolution qu'évoque également le roman *Le Palace* (1962). D'autre part, l'enthousiasme de la révolte de l'année antérieure peut être suivi dans le chapitre

que lui consacre André Malraux dans *L'espoir* (1937). Et il se trouve que les trois narrateurs (Kessel, Malraux et Simon) abordent le roman à partir d'un même espace –l'Hôtel Colon, situé *Plaça de Catalunya*– mais dans un ordre chronologique différent : le premier, Kessel, y a vu les événements du 6 octobre 1934, Malraux y raconte les affrontements pour occuper l'hôtel le 19 juillet 1936 et Claude Simon s'intéresse aux malheureux événements de mai 1937 avec le massacre de trotskistes des mains de l'orthodoxie staliniste.

Quelques autres références et visions de Barcelone en temps de guerre figurent dans les mémoires de Stephen Spender, *World Within World* (1951) et d'une façon plus indirecte, dans l'ouvrage d'Aldous Huxley, *After Many a Summer* (1939). Citons également certaines pages d'Alejo Carpentier et quelques touches d'André Gide, d'Antoine de Saint-Exupéry, d'Ernest Hemingway et François Mauriac, entre autres.

Autre mythe littéraire pour le regard étranger : la géographie physique et humaine du *barrio chino*, l'endroit urbain peut-être le plus présent dans la littérature sur la ville durant tout le XX^e siècle. C'est le cadre par excellence du roman policier, et les écrivains étrangers le présentent en faisant un amalgame un peu brouillon qui va de l'ancien cadre de luttes syndicales au nid d'espions durant la Première Guerre mondiale. D'autre part, on considère



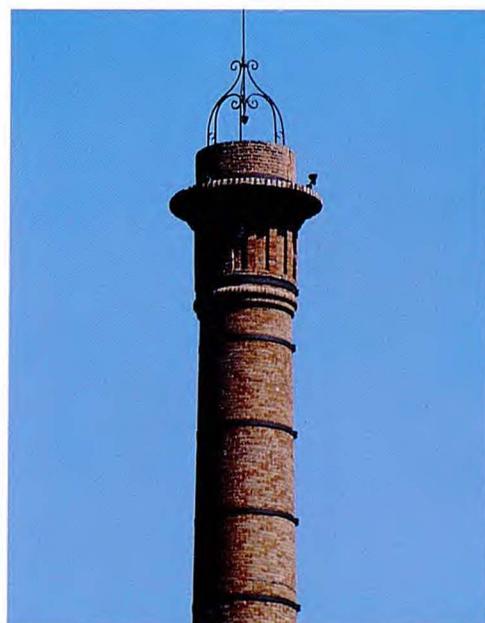
que le *barrio chino* n'est jamais un espace neutre : cela veut dire que situer un roman dans cet espace signifie déambuler dans un monde souterrain et marginal. Cette façon de voir la ville est mis en évidence par Paul Bowles dans *Mémoires d'un nomade*, quand il écrit que l'on disait que le *barrio chino* était considéré comme le quartier le plus vicieux de toutes les villes européennes. Après l'avoir visité en tant que touriste, l'auteur confie qu'il a été comblé par la dépravation qu'il y a trouvé.

Dans la liste des ouvrages et des auteurs ayant décrit ce soi-disant labyrinthe du vice, il faut citer en premier lieu Pierre Mac Orlan avec *La bandera* (1931) et *Rues secrètes* (1934), puis mentionner l'expérience du saxophoniste américain de *A night in Barcelona* (1947) de William Irish avant d'affronter sans ambages les oeuvres les plus frappantes de la série : *Journal du voleur* (1949) de Jean Genet, *Le bleu du ciel* (1957) de Georges Bataille et *La marge* (1967) d'André Pieyre de Mandiargues. Il y a dans ces trois titres, surtout dans les deux premiers, un dépistage d'une métaphysique du mal pleinement assumée par les personnages de Genet et de Bataille.

Bien que jouxtant le *barrio chino*, la *Rambla* se convertit en un espace idyllique, une avenue insolite à la beauté singulière et l'endroit peut-être le plus loué par les plumes étrangères. Pour la plupart des écrivains étrangers, la *Rambla* (que l'on met en général au pluriel, ce qui donne en catalan *Les Rambles*) correspond à la fusion de quatre critères complémentaires : c'est une promenade, un espace démotique, un marché aux fleurs et une zone d'agitation ur-

baine. C'est pourquoi les Barcelonais vont y flaner, s'y promener. Ils vont sur Les Rambles pour acheter des fleurs, pour regarder les filles et pour faire la révolution. Avec de légères variations et quelques nuances, c'est l'image que donnent l'illustre Ruben Darío, l'écrivain anglais Evelyn Waugh, le romancier tchèque Karel Capek, le journaliste Ilya Eremburg, l'académicien français Louis Bertrand, l'illustre Jean-Paul Sartre –dans le bref clin d'oeil à Barcelone dans *La nausée* (1938)– et aussi Gertrude Stein, André Maurois, Henry Miller, Georges Simenon et Eugenio Montale, entre autres.

Barcelone, par conséquent, nous est présentée comme une compagne fêtée avec excès par les hommes de lettres et surtout heureuse depuis la perspective du regard étranger qui cherche à la présenter. Et elle l'est, heureuse, aussi bien si l'on compte tous les écrivains qui l'ont louée que si nous nous penchons sur la qualité et le poids des plumes mentionnées. Et ce regard étranger sur la ville, dans le sens le plus large, peut encore être complété avec d'autres auteurs et d'autres ouvrages comme par exemple René Bizet, *Avez-vous vu dans Barcelone?* (1926), Francis Carco, *Printemps d'Espagne* (1929), Henry de Montherlant, *La petite infante de Castille* (1929), Henri-François Rey, *Les pianos mécaniques* (1962), Rossana Rossanda, *Un voyage inutile* (1981), Italo Calvino, *Palomar* (1983), Vassilis Alexakis, *Talgo* (1983), et Gabriel Garcia Márquez, *Doce cuentos peregrinos* (1992). En plus, il faut noter les commentaires et les textes plus courts de Boris Vian, Tomasso Marinetti et Francis Picabia, parmi beaucoup d'autres.



Les autres villes de la principauté

Les autres villes catalanes n'ont pas eu le même traitement et n'ont pas été, loin de là, aussi touchées par le cosmopolitisme généré par Barcelone et qui la caractérise. On peut malgré tout glaner des références diverses comme par exemple le roman sur la géographie léridane de l'écrivain autrichien Alexander Giese, *Lérida oder Derlange Schatzen* (1983) ou le recueil de poèmes de l'Italien Antoni Arca, poète d'Alghero, qui a joué avec le nom de la ville dans son livre intitulé *Isabelleida* (1991) (Lleida est le nom catalan de Lérida). Citons également quelques pièces théâtrales du Flamand Paul Koeck qui contiennent des portraits empruntés à la campagne de Tarragone ou le volume du Péruvien Federico Mould Távora qui contient une notice de la Girona républicaine.

Dans ce dépistage de références aux villes faites par des écrivains étrangers, il faut mentionner la singulière expérience marathonnienne de Stendhal lorsqu'il fit une brève escapade de Perpignan à Barcelone, en septembre 1837. Il fit une halte et dormit à Mataró, trouva la ville agréable et bien aménagée, mais commenta qu'on lui servit un déjeuner manquant de qualité, trop riche en viande et avec un arrière-goût d'huile rance. L'illustre écrivain français ne réussit pas à faire comprendre qu'il voulait des oeufs et ce n'est qu'une fois arrivé à Barcelone, à l'auberge des Quatre nations, qu'il put, selon son témoignage écrit, manger avec un minimum de décorum.

De toute manière, Hans Christian Andersen s'est trouvé dans une situation plus difficile lorsque la voiture à cheval dans laquelle il voyageait fut arrêtée en

arrivant dans les terres géronaises par un fleuve en crue à cause des pluies automnales de 1862 et qu'il n'y avait pas un pont pour pouvoir traverser sans se mouiller. Cette petite histoire se passa à Bàscara à un endroit où quelques temps auparavant, une diligence s'était renversée, provoquant la mort par étouffement de deux passagers. C'est dans ces chroniques et ces récits de voyages plus généraux qu'apparaissent différents endroits ruraux et urbains de la géographie catalane. Autres exemples : le voyage de Giacomo G. Casanova de Valence à Barcelone ou les mémoires de l'écrivain russe Isaac Iakovlevitch Pavlovski, qui visita la Catalogne dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

La littérature et les villes sont des concepts inséparables depuis plus d'un siècle. Ils sont comme deux amis qui se tiennent compagnie et ont appris à être tolérants, ce qui les rend complémentaires. La littérature n'a pas reflété les palpitations et les changements qui se sont produits. Mais comme toujours et fidèles à elles-mêmes, les images de la littérature sont multiples, polyvalentes et souvent chargées d'ambiguïté. Elles peuvent aller du dithyrambe à la critique, du portrait à la vision symbolique et de l'effort d'anoblissement à la limite de l'horreur. Pour la même raison et selon l'optique changeante des écrivains, les villes sont tantôt aimées et louées, tantôt regrettées et s'il le faut critiquées. Elles sont de toute manière des images qui volent, des miroirs déformants et de vieilles collections de photographies jaunies qui parlent d'un temps qu'on ne peut conjuguer qu'au passé. ■

